

CÉVENNES

magazine

revue du patrimoine

Annonces légales officielles et judiciaires dans tout le Gard

30 Gard
c|a.u.e
Conseil d'architecture, d'urbanisme
et de l'environnement

Centre de Ressources
Documentaires
du CAUE du Gard

L'habitat dans la région de la Gardonnenque, au sud d'Alès



Ardèche Aluna
Festival



Le château
de Caveirac



La bête
du Gévaudan...



Estrassinnet
La BD de Syl

En Ardèche

Le Coupe-Gorge, histoire de l'auberge de Peyrabeille

Episode 7

Si tristement célèbre dans les annales du crime par 26 ans de vols et d'assassinats. D'après des documents inédits et authentiques et les souvenirs des contemporains

Paul d'Albigny - 1886

L'air était complètement obscurci. Le ciel semblait se confondre avec la terre dans un même ton laiteux. L'obscurité se faisait déjà sur le long plateau que traverse la grande route du Puy au Rhône, à une altitude presque continue de douze à treize cents mètres. Il était trois heures du soir et l'on se serait cru aux abords de la nuit, tant il y avait de morne tristesse, de silence et d'opacité dans l'espace.

Les bois de sapins et de hêtres qui formaient, à cette époque, d'assez vastes cantonnements forestiers dans cette région très accidentée, et garnissaient les pentes abruptes de tous ces versants, n'offraient à l'œil que des masses noires, vaguement découpées par les larges franges de neige déjà suspendues aux flèches et aux ramures des arbres. Tous les bruits et tous les mouvements de la nature et des hommes semblaient condensés et cristallisés dans cette chute de neige que le vent, s'il s'élevait avec plus de force, pouvait rendre menaçante et dangereuse pour les pauvres voyageurs.

Or, la bourrasque pouvait s'élever d'un instant, à l'autre et des mugissements avant-coureurs se faisaient déjà entendre dans les profondeurs de l'espace. Malheur à ceux qu'elle surprendrait en route dans ces parages, loin de tout village, loin de toute habitation hospitalière. A l'auberge de Peyrabeille, on savait bien cela, et ce n'est pas sans quelque espoir que l'on regardait à travers les petits carreaux des fenêtres du rez-de-chaussée, pour se rendre compte du temps qu'il faisait au dehors et de celui plus pitoyable encore qui pouvait s'annoncer. C'est que l'aubergiste de Peyrabeille, le père Martin, et plus encore peut-être la terrible mégère qui avait associé sa vie à la sienne, brûlaient du désir de faire rapidement fortune sans souci des scrupules qui arrêtent les honnêtes gens ; ils s'étaient promis de tirer parti de toutes les bonnes occasions que pouvaient leur offrir les hasards de ce site inclément, dont ils avaient si longuement et si judicieusement étudié les avantages stratégiques pour leur industrie faite de ruse et de crime.

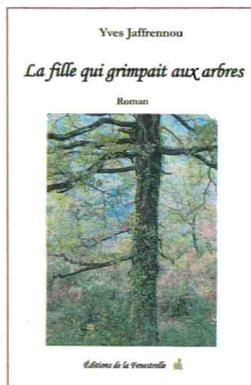
S'ils avaient tendu là, comme de farouches araignées, leurs toiles dangereuses, au carrefour de plusieurs routes fréquentées, ce n'était point pour laisser passer indifféremment dans les mailles solides de leurs filets ceux que les hasards de la vie pouvaient y jeter. Martin Blanc était sorti sur le seuil de la porte de l'auberge.

Il examinait le ciel ou plutôt cette masse confuse qui le voilait, afin de constater, avec cette expérience si sûre du montagnard, quelle direction avait le vent et quel temps il devait faire pendant les heures qui suivraient.

Un homme de haute stature, maigre et brun, d'une mine à la fois sauvage et intelligente, vint aussitôt le rejoindre à son poste d'observation et répéta les mêmes gestes et les mêmes mouvements, sondant les profondeurs de l'espace d'un œil ardent et inquisiteur, et flairant comme un fauve les effluves humaines qui pouvaient flotter dans l'air, apportées par la tourmente, - *Voilà un temps*, dit-il à Martin, *qui doit chasser les loups du bois.*

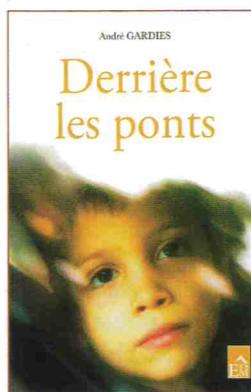


Des livres à lire...



Une jeune fille, Nishà, va passer les épreuves de français du baccalauréat dans quelques semaines. C'est du haut des arbres où elle aime grimper qu'elle raconte tout à trac ses histoires de fille - son histoire - dans les terres odorantes de l'arrière-pays montpelliérain, au pied du Pic Saint-Loup. En 1833, Alfred de Musset publiait une pièce, *À quoi rêvent les jeunes filles*. Presque deux siècles plus tard, à quoi peuvent donc bien rêver les jeunes filles, du moins celle-ci, éveillée aux quatre horizons, qui se gave d'essences végétales, s'empiffre de cerises et s'enivre de mots ? Vingt-six chapitres - vingt-six planches végétales -, constituent autant d'éléments complémentaires les uns des autres, dont l'ensemble, comme dans un écosystème, forme et tisse une représentation - ici littéraire - de l'évolution d'un personnage.

www.editions-fenestrelle.com - ISBN : 979-10-92826-91-3
Format : 16 x 24 cm - 158 pages - 15 €



Dans chaque ville, il existe ces quartiers éloignés du centre où les rues ne sont pas encore goudronnées, où le ruisseau sert de dépotoir. C'est là-bas « Derrière les ponts ». Il n'y a rien à voir. Mais tout est à vivre. Car l'enfance fait feu de tout bois pour construire l'imaginaire. De la période la plus lointaine, celle des toutes premières années, avec l'école et la maison, jusqu'à l'entrée dans l'adolescence avec ses découvertes de l'amour platonique et de la sensualité de l'été, en passant par les servitudes qu'impose l'économie domestique en ses lieux favoris (cuisine, cave, réserve alimentaire, w-c, etc.) ou encore par ces espaces de liberté que sont les zones inventées pour le jeu, tous les jeux, Derrière les ponts explore, dans une langue riche de moments éclatants, l'ordinaire des jours, les émois du sexe et du cœur, tente de retrouver, non pas le temps perdu, mais ce qui s'élaborait peu à peu dans le silence de l'expérience intime et qui faisait sens à travers ce vécu.

<http://editionsdumont.com> - ISBN : 978-2-915652-93-2
Format : 15 x 21 cm - 253 pages - 15 €

CAUE du Gard
Centre de
Ressources documentaires

Cévennes Magazine

31, chem. de la Plaine de Larnac
30560 St-Hilaire de Brethmas

Téléphone
04 66 56 69 56

Télécopie
04 66 56 69 69

E. mail
cm2@wanadoo.fr

Site
www.cevennesmagazine.fr

Facebook
Cévennes Magazine

SOMMAIRE N° 1969

- *Le Coupe-Gorge*, histoire de l'auberge de Peyrabeille, épisode 7 - Estrassinet 2
- *L'habitat dans la région de la Gardonnenque* 4-5
- *Ardèche Aluna Festival, 14, 15 & 16 juin 2018* 6-8
- *Le château de Caveirac* 9
- *La bête du Gévaudan...* 10-13
- *Souvenirs d'Henri Soulerin : De la "Bonne mère" au père menfoute* 14
- *La monnaie royale...* 15
- *C'était il y a presque un siècle : Saint-Quentin la Poterie* 16

Annonces légales et actus en pages centrales

Photos couverture :

Le village de Sauzet - Le château de Caveirac - Photos : Michel Vincent

Fondateur : Lucien André
Directeur de la publication : Michel Vincent
Rédaction - Photocomposition
31, chemin de la Plaine de Larnac
30560 Saint-Hilaire de Brethmas
Siège social
31, chemin de la Plaine de Larnac
30560 Saint-Hilaire de Brethmas
Impression :
IMP'ACT imprimerie - 04 67 02 99 89



N° CPPAP 0621 K 80730
ISSN 0180-6181

Reproduction des textes et photos
interdites (loi mars 1957)
Dépôt légal : jour de parution



L'habitat dans la région de la Gardonnenque, au sud d'Alès

Par André Bernardy

Dans la région, au sud d'Alès, la longue période des conflits religieux et des événements sanglants n'effaçait pas la vie de tous les jours. Cette vie rurale continuait et suivait le cours du progrès. Les cultures, l'habitat, les mœurs mêmes évoluaient peu à peu.

Moins spectaculaires, mais combien dignes d'intérêt, sont toujours ces événements mineurs qui modifiaient peu à peu l'aspect du pays et la vie des habitants. Nous allons donc les voir défilier un peu pêle-mêle, tout au long de deux cent cinquante ans, qui vont de l'époque de la Renaissance à la veille de la Révolution.

Les cultures d'abord. Elles s'étaient développées, après les grandes invasions et jusqu'à l'éclosion de la Réforme. Ce développement va s'amplifier à la fin du XVI^e siècle et pendant les deux siècles suivants.

Les surfaces défrichées vont toujours croissant, empruntant d'une part des étendues de plus en plus grandes aux pentes basses des garrigues, consacrées de préférence à la vigne et à l'olivier, et d'autre part à la plaine du Gardon, réservée aux céréales et au chanvre : « *Bla din la baïssou et rasin sus lou grès* », dira Bigot au milieu du XIX^e siècle, où rien n'a encore changé à cette époque dans cette répartition, sauf le ralentissement de la culture du chanvre.

Les ruisseaux canalisés et les terrains récupérés des divagations du Gardon, permettent l'épanouissement des prairies sur les rives ; là, de nouvelles plantations de saules, de peupliers et surtout d'osiers, s'efforcent de maintenir notre rivière dans un lit aux limites raisonnables.

Cependant, une nouvelle culture va apporter à notre pays un élément important de richesse : celle du mûrier, récemment importé d'Italie.

Le jardinier nîmois Traucat en sera le principal artisan ; il a la sagesse et la prévoyance de constituer d'importantes pépinières qui vont fournir à toutes les provinces méridionales, en particulier au Languedoc, à la Provence et au Vivarais, plus de quatre millions de pieds entre 1564 et 1606. Mais sa sa-

gesse s'arrêtera là, car il s'empresse de dilapider, au pied de la Tour Magne, dans la recherche d'un hypothétique trésor, la belle fortune qu'il a amassée.

Quoiqu'il en soit, la culture du mûrier est en plein essor lorsque l'Ardéchois Olivier de Serres, encouragé par Henri IV, fait paraître son recueil sur « *La cueillette de la soie pour la nourriture des vers qui la font* ». Un peu plus tard, le bon roi de la poule au pot le charge, vers 1600, de réunir des plants de mûriers pour les palais royaux, geste sans suite et bien inutile sur les bords de la Loire. Mais qu'importe, dans tout le Midi, d'immenses plantations ont surgi ; cette culture s'avérera bénéfique et apportera à nos populations rurales des revenus nouveaux et substantiels.

Pour dévider les cocons produits, des filatures surgissent un peu partout, surtout dans les Cévennes, où la force motrice hydraulique offre une commodité refusée, sauf exception, au bas-pays.

Voilà maintenant Olivier de Serres publiant son « *Théâtre d'agriculture et message des champs* » ; c'est un précieux ouvrage, farci de conseils excellents et inédits. Sa grande expérience, due à quarante années d'observations, lui permet de proclamer l'utilité des prairies artificielles et de conseiller de semer luzerne, trèfle et sainfoin, au lieu de « *laisser reposer* », c'est-à-dire mettre en jachère, les terrains qui ont déjà produit des céréales. Ainsi le rendement agricole augmente immédiatement et chaque cultivateur y trouve son profit.

Aujourd'hui les mûriers disparaissent peu à peu ; pourtant, pendant plus de trois siècles, ils avaient été soigneusement entretenus dans les « *plantades* » et les arbres morts scrupuleusement remplacés. Mais les textiles artificiels ont tué la soie naturelle. Cependant, çà et là, nous trouvons encore un mûrier creux, très vieux, qui ne veut pas mourir et que l'on n'a garde d'arracher ; il est si vieux qu'il est généralement appelé le « *mûrier de Sully* » comme celui qui, par exemple, est tout à côté du château de Saint-Bénézet.

Mais chaque nouvelle culture exige des

installations nouvelles. C'est le cas pour les vers à soie, dont l'élevage est, aux yeux de tous, une « *culture* », puisque les œufs sont des « *graines* », ceci sans souci de logique. Donc cet élevage des vers à soie nécessite d'immenses bâtiments, bien calfeutrés, à l'abri du froid et des courants d'air, où la température sera maintenue constante. Il faut donc construire. L'habitat, à partir de la fin du XVI^e siècle, va donc se transformer profondément au fur et à mesure du développement des « *plantades* » de mûriers, et de l'extension de cet élevage.

Jusque-là, les habitants vivaient dans des maisons assez modestes par leurs dimensions. Au rez-de-chaussée, la cave pour le vin, le bois et les provisions, voisinaient avec le « *poussiou* » du porc et les écuries du mulet chez les paysans modestes, ou des chevaux et bœufs chez les plus cossus.

Un vieux paysan, voulant me parler français, et négligeant pour une fois le mot familier de « *poussiou* », employa le mot de « *oge à cochons* », mais il ajouta bien vite, en soulevant un peu son vieux chapeau : « *Sauf vosté respé, Moussu !* », trouvant que le mot de « *cochon* » était peu académique, irrespectueux, et exigeait une excuse.

L'escalier extérieur, collé contre la maison, avec un mur maçonné comme garde-fou, aboutissait à une modeste terrasse quelquefois couverte, la petite toiture étant alors soutenue par deux piliers. Là, à l'abri du soleil ou du mauvais temps, se faisait la cuisine pendant l'été et la vaisselle en tous temps, sauf l'hiver. Bien entendu on pouvait aussi surveiller les allées et venues des voisins et des étrangers, et ce n'était pas là le moindre agrément. La famille y prenait le frais pendant les lumineuses nuits d'été et s'y « *encagnardait* », à l'abri du mistral, pendant les belles journées d'hiver.

Une unique porte donnait accès à la cuisine, généralement vaste. C'était notre actuelle salle de séjour. Une cheminée, pouvant recevoir des troncs d'arbres entiers, occupait souvent tout un côté de la pièce. Les sièges, de part

et d'autre du foyer, étaient réservés à l'aïeul et à l'aïeule ; les gros chaudrons de cuivre, au-dessus du manteau, à droite et à gauche du conduit de fumée, servaient dans les grandes circonstances : fabrication des confitures ou sacrifice du cochon. Au fond, la grande pendule, s'élevant jusqu'au plafond, égrenait les heures.

Tout à côté, la « patouille », petite, obscure, noire, servait le plus souvent de débarras, car il fait si bon, sur la terrasse, pour faire la vaisselle !

Deux ou trois chambres, quelquefois une seule si la famille était modeste, avaient leur accès dans la cuisine ou étaient disposées à la queue-leu-leu. À l'étage au-dessus, les combles très bas permettaient de visiter la toiture et servaient aussi d'entrepôt.

Maisons modestes, donc, que déjà chaque génération s'était ingénée peu à peu à transformer et à agrandir suivant les possibilités du moment, transformations qui sont encore souvent apparentes pour qui prend la peine de déchiffrer les vieux murs.

Avec les vers à soie, tout change. Il faut de la place et beaucoup de place, pour les nourrir d'abord et pour leur permettre de faire leurs cocons ensuite. Au début donc, systématiquement, on surélève l'habitation d'un étage ; c'est la solution immédiate la moins onéreuse et la plus facile. Les toitures sont donc exhaussées et les combles, autrefois très bas, se transforment, sur toute la surface de la maison, en magnaneries ; ce sont les premières.

Plus tard, les progrès de la culture aidant, des hangars plus vastes sont nécessaires pour les charrettes et les outils toujours plus nombreux et encombrants, pour les pailles et les fourrages toujours plus abondants. On construit donc à tour de bras ; les villages éclatent hors de leurs anciens murs devenus inutiles ; les faubourgs naissent de ces nouvelles maisons, avec hangars, dominées systématiquement par l'étage des magnaneries ; mais les maçons restent fidèles aux voûtes de pierre pour les rez-de-chaussée, écuries et caves. Ainsi le volume des bâtisses de nos villages, hameaux et fermes s'accroît dans de fortes proportions. C'est ce qui surprend tellement aujourd'hui les habitants des villes, habitués à des logements exigus : « *Tant de bâtiments, si grands et si hauts, pour loger si peu de personnes !* » Voilà leur stupéfaction ! Le ver à soie, indirectement, a été un grand constructeur.



Mûriers

La période à coup sûr la plus favorable à cet essor, fut celle qui suivit la proclamation de l'Edit de Nantes, qui apporta un demi-siècle de paix relative.

Plus tard, tandis que les bourgeois veulent imiter les nobles (et Monsieur Jourdain est loin d'être une création de l'esprit), les paysans, à leur tour, veulent imiter les bourgeois. Alors, au cours du XIX^e siècle, une période de prospérité indéniable provoquera encore la transformation des demeures. Les escaliers extérieurs disparaîtront, soit englobés dans des constructions plus vastes, soit simplement démolis et remplacés par des escaliers intérieurs. Le caractère si typiquement languedocien de nos villages s'évanouira à ce moment-là, avec ce qui faisait l'un des charmes les plus prisés de la vie rurale : les causettes, les soirs d'été, de terrasse à terrasse.

Les femmes, elles, lutteront pour obtenir

la suppression de la grande cheminée de la cuisine. Elle n'est pas décorative, à leur gré, donne beaucoup de peine et fume souvent. Et puis, il faut adopter les mêmes dispositions que dans les villes ; c'est alors une éclosion de cheminées étriquées, souvent ridicules, quelquefois sans caractère, même si elles sont en marbre et dont on ne se servira, d'ailleurs, presque jamais.

Grandes et vieilles cheminées qui égayiez les soirées d'hiver et donniez des grillades si parfumées, que je vous regrette !

Ainsi, à l'extérieur comme à l'intérieur, l'aspect des maisons et par conséquent de nos villages se transforme peu à peu jusqu'au XIX^e siècle, transformation profonde mais assez lente, disons plutôt : évolution. Avec la disparition des bêtes de trait, la transformation a été beaucoup plus rapide...

Vers à soie



ARDÈCHE ALUNA FESTIVAL

Depuis l'amphithéâtre, au pied duquel la grande scène est dressée, le regard embrasse un paysage majestueux, des Cévennes à la vallée de l'Ardèche. Qui-conque découvre le site est frappé par une évidence : cet espace magnifique est tout désigné pour accueillir un grand festival musical. Encore fallait-il y penser. Encore fallait-il oser. Encore fallait-il réussir !

Pour imaginer que les plus grandes stars viendraient un jour se produire dans un camping ardéchois, sans doute fallait-il aussi combiner trois paramètres : l'esprit d'entreprise, la connaissance du terrain et le grain de folie, que l'on retrouve dans les têtes de Jean Boucher et Didier Viricel, respectivement patron de camping et professionnel du spectacle.

L'histoire remonte à 2008 et le « festival autrement » a donc fêté ses 10 ans en 2017 avec ce goût du risque qui l'anime depuis sa création. Le plus

Edition 2017 - #10
Du 15 au 17 juin 2017
Festivaliers : 62 000
Bénévoles : 717

Edition 2018 - #11
Du 14 au 16 juin 2017

grand événement ardéchois franchit chaque année plusieurs paliers, au point d'être devenu un rendez-vous incontournable du paysage musical français. (62 000 personnes en 2017).

Pour de nombreuses raisons, Aluna est unique en France. Au monde !

Le site, d'abord : un camping 5 étoiles, pinède plantée de 360 mobil-homes haut de gamme, avec parc aquatique et terrains de loisirs.

Ses espaces ont été aménagés pour recevoir, pendant le festival, plus de 29 000 spectateurs. Certains dorment sur place ou dans un des 50 campings partenaires desservis par un dispositif de navettes. Dans tous les cas, ils peuvent aussi pro-

figer d'un territoire magnifique qui peut proposer des randonnées dans le parc naturel régional, une visite de la Caverne du Pont d'Arc (réplique sur 3 500 m² de la grotte Chauvet), une descente en canoë de l'Ardèche, des haut-lieux patrimoniaux...

La formule séduit et le festival mobilise aussi bien des habitués que des nouveaux venus.

Si Aluna ne ressemble à aucun autre festival, il le doit aussi beaucoup à son enracinement dans cette Ardèche (et la Drôme voisine) qui est désormais accolée à son nom. Participant fortement au dynamisme touristique du territoire, il ne pourrait pas subsister sans une adhésion de sa population, des campings alentours et du tissu économique local. Dès la deuxième édition, les entrepreneurs ardéchois furent d'ailleurs sollicités pour rejoindre un club de mécènes. Et ils ont répondu présent. Soit un festival en quasi autonomie, une prouesse qui est également un gage d'avenir, à une époque où les collectivités territoriales n'ont plus les moyens de financer les grands événements culturels.

Ambiance générale du Festival. Photo : Francis Vernhet



Les signes de cet enracinement sont nombreux, encore renforcés cette année par l'installation d'un village des métiers d'art ardéchois et d'un village gourmand où l'on pourra déguster bières et vins régionaux.

Nous sommes à Ruoms, charmant village médiéval serti de campings dont beaucoup parient sur le haut de gamme. Les amateurs de plein air, de randonnées, de visites patrimoniales et de descentes en canoë affluent dans les gorges de l'Ardèche.

Comment cette histoire a débuté, deux constats vont réunir Jean Boucher et Didier Viricel : d'abord, la saison touristique est trop concentrée sur les seuls mois de juillet et août ; ensuite, la région ne compte aucun festival fédérateur alors qu'ils fleurissent partout ailleurs pendant l'été. De quoi nourrir leur conviction qu'il est possible d'organiser un grand festival musical, en Ardèche méridionale, en plein mois de juin. Patron de campings, Jean Boucher veut promouvoir l'avant-saison, pour son propre business et pour la notoriété du territoire dont il dépend.

Professionnel du spectacles depuis trente ans, Didier Viricel a repéré depuis longtemps le potentiel de cette région absente de la carte des grands festivals français. La complémentarité du premier, qui reconnaît son incompétence dans le domaine musical, et du second, qui cherche à investir ce territoire, va faire des étincelles. Au point de se transformer en feu d'artifice, tiré depuis le camping Aluna qui couvre une quinzaine d'hectares à proximité de Ruoms.

La décision est prise : il faut rêver en grand, raser la scène existante et investir l'espace au centre du camping, un amphithéâtre susceptible d'accueillir la foule espérée.

En mai 2008, le premier Ardèche Aluna Festival (encore baptisé Festiv'Aluna) programme notamment donc Jenifer, Mory Kanté et I Muvrini sur trois jours. Un accouchement dans la douleur : avec une soirée annulée par la pluie, le festival totalise 1 500 spectateurs seulement.

Au lendemain de cet échec initial, personne ne parie un centime sur le succès qui se profile. Sauf deux hommes, toujours les mêmes : Jean Boucher et Didier Viricel.

Une progression de 4 500 %

L'amphithéâtre du camping Aluna porte toujours, aujourd'hui, le nom de Jenifer Bartoli qui fut la première vedette à s'y produire. Mais depuis son passage, la liste des stars ayant foulé la grande scène, chaque année au mois de juin, donne le tournis : citons notamment Bénabar, Sinsemilia et Rokia Traoré en 2009 ; Alpha Blondy, Gerald De Palmas et Renan Luce en 2010 ; Duc Inc., Joe Cocker et Yannick Noah en 2011 ; Manu Chao, The Cranberries et Johnny Hallyday en 2012 ; -M-, The Hives et Mika en 2013 ; Stromae, Texas et Détroit en 2014 ; Calogero, FFS (Franz Ferdinand & Sparks) et Véronique Sanson en 2015... Jusqu'à l'édition 2016 qui pulvérise tous les records en réunissant notamment Les Insus, The Libertines, Michel Polnareff, Francis Cabrel, Louise Attaque et Louane devant 70 000 spectateurs. Soit, depuis les 1 500 festivaliers de 2008, une progression en neuf éditions de... 4 500 % ! Aussi vertigineux que les canyons de l'Ardèche voisine.

Ce tour de force est résumé en un slogan : « Un festival autrement »





Et bien sûr trois grandes soirées de concerts !

Forcément, la formule séduit et le festival mobilise des habitués que rejoignent toujours plus de nouveaux venus. Résultat, des affluences exponentielles que Jean Boucher (président) et Didier Viricel (directeur) digèrent en se remettant en cause chaque année. L'Espace Jenifer est systématiquement agrandi et amélioré, le public gagnant en confort et en visibilité, en plus des terrasses destinées aux VIP et partenaires. Ecolo avant la mode des festivals écolos, Aluna ne prévoit aucun parking à proximité immédiate.

Les voitures stationnent sur plusieurs hectares qui leur sont réservées à Ruoms et le public accède au festival à pied ou à bord de navettes qui sillonnent aussi les campings alentours. Tout contribue à la convivialité d'un événement auquel on se rend en famille. **Un « festival autrement », vous dit-on !**

70 % du public de l'Ardèche ou de la Drôme

Quant au public, il est originaire à 70% de l'Ardèche ou de la Drôme, comme la moitié des 700 bénévoles.

Un public toutes générations et goûts musicaux confondus, avec un appétit pour la variété française et une curiosité pour les vedettes internationales. Alors que la plupart des festivals français occupent des niches plus ou moins étroites, Aluna choisit de ne pas choisir entre chanson, pop et rock, ni même entre rap, reggae et musique électronique. Sa seule ambition est de proposer toujours mieux, avec un budget artistique en forte hausse. Il faut parfois savoir casser la tirelire,

alors que les cachets des vedettes sont en augmentation.

Alors qu'il approche la limite de sa jauge, comment le festival Aluna peut-il se développer ces dix prochaines années ?

Les idées fourmillent chez ses créateurs qui n'ont pas l'habitude de s'endormir sur leurs lauriers, surtout quand ils sont aussi fraîchement tressés.

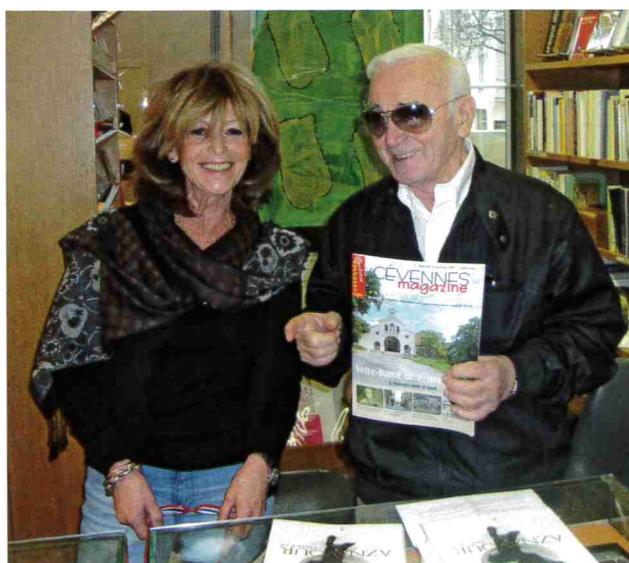
Le rêve de Jean Boucher est de programmer U2 ; celui de Didier Viricel, Elton John. Fou Fou ? Avec ces deux-là, on se dit que tout est possible.

C'est même ce qui caractérise ce « festival autrement ».

Jean Boucher et Didier Viricel, duo devenu trio avec l'intégration de Laurent Poirier au titre de producteur exécutif, ont toujours vu les choses en grand. Alors que l'Ardèche Aluna Festival a fêté l'été dernier ses 10 ans, on ne s'est pas étonné qu'ils aient concocté une édition XXL...

Misons que 2018 sera du même cru, avec une programmation propre à sa-

Notre regrettée journaliste, Annie Fabre Teissier, et Cévennes Magazine ont rencontré M. Charles Aznavour, souriant et très abordable, lors d'un salon du livre...



tisfaire trois générations qui se retrouveront ensemble devant les shows très attendus sur la grande scène.

Le tout sur un site dont la fausse a encore été élargie pour le confort du festivalier.

Les plus grandes stars ont pris l'habitude de faire une halte à Ruoms

où elles se sentent si bien qu'elles prolongent parfois leur séjour, en arborant short et tongs...

Aux concerts géants s'ajoute la scène découvertes (Scène Météore), un rendez-vous désormais rodé, qui attire une foule de curieux chaque fin d'après-midi. Mais également des démonstrations de sports extrêmes, du street art, des mises en scène folles et des artistes de rue...

Il se passe toujours quelque chose à Aluna qui consacre un chapiteau de 500 places aux musiques électroniques (Scène Comète). Avec un plateau de qualité, de quoi ouvrir un nouveau chapitre du festival, où toutes les générations se retrouveront pour fêter dignement cette 11^{ème} année avec à l'affiche (entre autres) : **Un monument de la chanson française**

Il est l'artiste français le plus célèbre dans le monde par les interprètes internationaux tels que : Elton John, Bob Dylan, Céline Dion, Liza Minnelli, Ray Charles et tant d'autres...

Consacré par CNN en 1998 « **Plus grand artiste du siècle** », Charles AZNAVOUR est l'auteur de plus de 1000 chansons, acteur dans plus de 80 films, et il a parcouru le monde en se produisant sur les plus grandes scènes de plus de 94 pays.

Après 9 concerts à guichets fermés en France en 2015 et 2016, une tournée aux quatre coins du monde ayant battu tous les records d'affluence : New York, Boston, Montréal, Rio de Janeiro, Moscou, Rabat... et une Étoile sur le Walk of Fame à Los Angeles pour sa formidable carrière, **Charles AZNAVOUR revient en France.**

Biographie © Nicolas Aznavour

Le château de Caveirac - Gard

Le château de Caveirac construit au XVIII^{ème} siècle, sur le modèle de celui de Versailles, et au milieu d'un parc imité de ceux de Lenôtre, présente encore de beaux restes. Ses quatre tours sont parfaitement intactes, et sa façade d'un style sévère, forme un centre rentrant et deux pavillons latéraux. Celui de droite, appartient à un particulier, celui de gauche et la partie centrale sont occupés par la mairie et l'école communale. On y accède par un grand escalier ; l'intérieur donne une faible idée de ce qu'était cette résidence au temps de sa splendeur. Ou n'y voit plus aujourd'hui, les belles cheminées de marbre qui ornaient, au siècle dernier, les plus vastes salles du château ; on prétend qu'elles ont servi à la construction de la chaire du nouveau temple protestant.



Près de la porte d'entrée de gauche, se trouve un milliaire d'Auguste qui bornait autrefois, la voie romaine de Nîmes à Substantion. Une élégante fontaine, en forme de vasque, précède les communs du château. A l'opposé, et sous le premier étage du bâtiment rentrant, s'ouvre un portique donnant passage à l'ancienne route de Nîmes à Sommières. On pénètre ainsi dans le parc, dont les murs sont en partie ruinés, et les terrains transformés en vignes, Sur une petite éminence existent aussi les ruines d'un petit bassin, alimenté par la fontaine d'Arques, et qui, par un large aqueduc, distribuait l'eau dans les diverses parties du château.

Les barons de Calvisson étaient seigneurs suzerains de Caveirac, aux XIV^{ème} et XV^{ème} siècles ; la moyenne et la basse justice appartenaient alors à la famille de Buade. Raymond, Arnaud et Claude Buade en furent successivement les seigneurs. Pierre de Caries possesseur de cette terre au milieu du XVI^{ème} siècle, la transmet à ses gendres Pierre de Robert et Antoine de Montolieu. La portion du premier passa ensuite à sa fille Isabeau, qui épousa Antoine de Langlade. Les deux parts réunies furent achetées par Jacques de Boisson qui les revendit vers 1690, à Pierre de Sartre conseiller du roi, et trésorier

de la bourse des états de Languedoc. C'est lui, dit-on, qui fit reconstruire le château actuel. Très lié avec l'évêque de Nîmes, Fléchier, il le mit à la disposition de ce prélat, qui y séjourna à plusieurs reprises, pendant les années 1706 et 1708.

En quittant cette résidence, Fléchier adressa au sieur de Sartre la lettre suivante : « *Je ne puis assez vous remercier, Monsieur, de la bonté que vous avez eue de me prêter voire belle et délicieuse maison. J'ai joui de toutes les douceurs et de tous les agréments d'une campagne agréable et bien cultivée. Tout y est propre, tout y est fleuri ou verdoyant...* »

Les Sartre vendirent la seigneurie de Caveirac à Léon Novy, lieutenant principal en la sénéchaussée de Nîmes, qui l'hommage au roi, au mois de juin 1734. Ses descendants l'ont possédée jusqu'à la Révolution.



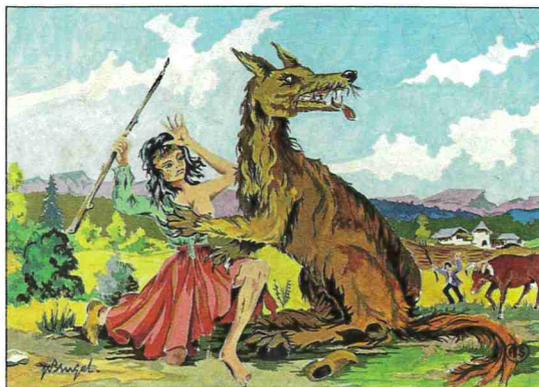
La Bête du Gévaudan n'a jamais existé

Ses attaques ne sont que les faits d'hommes sanguinaires

Il y a les faits, faits réels et indéniables, qui ont donné naissance à la légende.

Il y a ces gens attaqués, comme le petit André Portefaix et ses six camarades, comme Marie-Jeanne Vallet, comme Guillaume et Jean-Baptiste Bergougnoux, et bien d'autres. Il y a ces blessés, rentrant au village mordus aux joues et au bras, comme la fillette de Fontan ; la peau du crâne et la poitrine lacérées, comme le jeune homme du Pouget ; l'oreille gauche et le bout du nez emportés, comme la jeune fille de la paroisse de Saint-Just ; le cuir chevelu détaché, comme Catherine Boyer de la paroisse de Lastic, toutes les deux soignées à l'hôpital de Saint-Flour. Il y a ces rencontres et ces corps-à-corps, comme celui de Pierre Blanc. Il y a, enfin, ces nombreux cadavres ramassés sur tout le territoire de la Margeride, ces restes pieusement ensevelis dans les humbles cimetières du Gévaudan. Ces faits, voici le moment venu de les expliquer et de les interpréter. Des exploits imputés à la Bête, il faut faire plusieurs parts ils sont loin, en effet, d'avoir tous même origine et même auteur :

1° Dans un premier groupe doivent en-

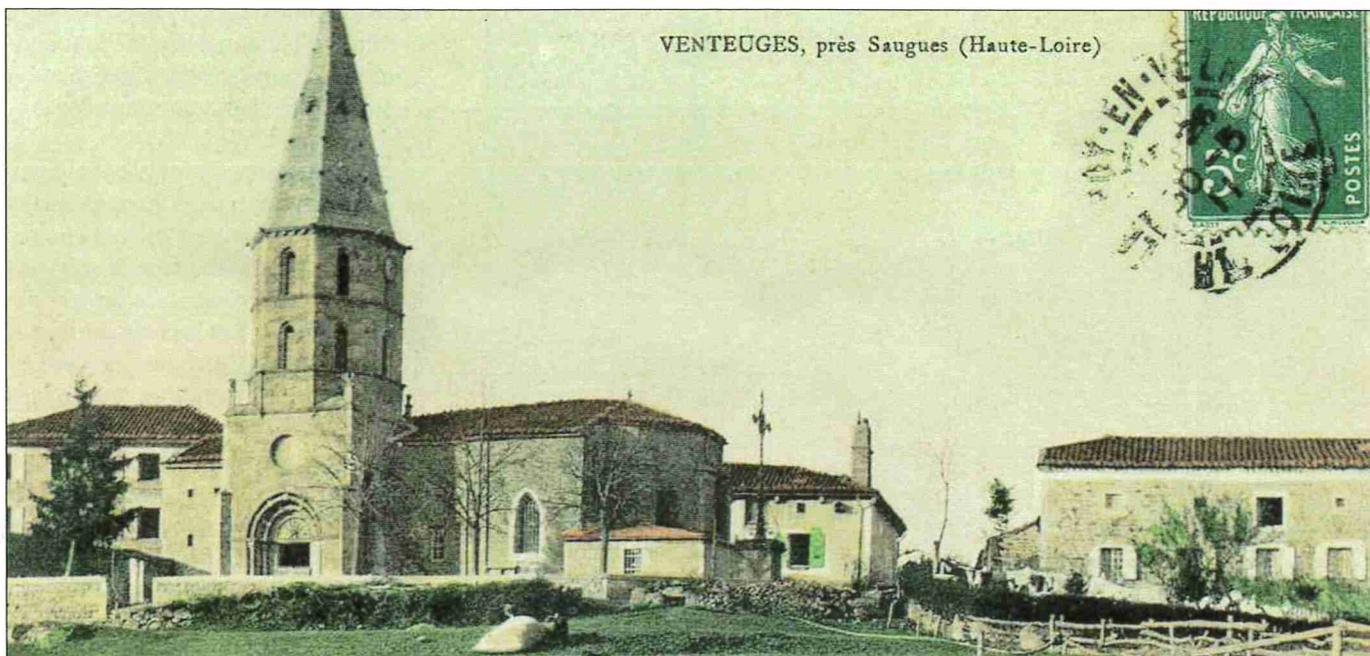


trer les attaques et les blessures par un animal, ainsi que les très rares victimes, dont les cadavres ont été véritablement dévorés en tout ou en partie. Ce sont tous là méfaits qu'il est parfaitement légitime d'attribuer à des loups enragés ou simplement talonnés par la faim. La chose n'était point exceptionnelle à l'époque dans le Massif Central, où les loups vivaient nombreux, où, en moins de deux ans, cent cinquante deux de ces animaux furent tués au cours des battues organisées contre la Bête. Ainsi, d'ailleurs, en jugea-t-on lors de sa première apparition. Mais quand, devant la multiplicité des morts, les esprits, frappés d'épouvantes, se furent butés à l'idée d'un animal extraordinaire, l'on rapporta à ce monstre ce qui n'était que l'oeuvre de vulgaires loups.

Le jeune garçon du Pouget, rentrant au village avec la peau du crâne déchirée, et si ému qu'il resta quelque temps « *comme imbécile* », ne douta point qu'il avait eu affaire à la Bête. De même cette femme de la paroisse de Chauchailles, blessée à la lèvre supérieure et au visage, en voulant sauver un de ses moutons saisi par un loup. Et pas davantage le petit André Portefaix, de Chanailles,

ainsi que les quatre garçonnets et les deux fillettes qui l'accompagnaient lorsqu'ils furent attaqués le 12 janvier 1765. Il faut lire le récit de leur aventure en se reportant à leur état d'âme.

Tous les sept quittent le village, si hantés par l'idée de la Bête, si convaincus qu'ils la verront, qu'ils s'étaient armés, par précaution, de bâtons à l'extrémité desquels ils avaient fiché des lames de couteaux. Ils étaient dans la montagne, quand, tout-à-coup, une des petites filles pousse un cri et annonce que la Bête est là. Autour du groupe des enfants réunis par Portefaix, que ses douze ans et son courage faisaient l'aîné et le chef de la bande, l'animal tourne la gueule ouverte puis, s'élançant, saisit un des garçonnets à la gorge et cherche à l'emporter mais attaqué



hardiment par Portefaix, il l'abandonne après lui avoir arraché la joue. Au cours d'une seconde attaque, après avoir renversé l'une des fillettes d'un coup de son museau, il prend par le bras un autre petit garçon, Jean Veyrier, et l'entraîne. De nouveau, tandis que ses compagnons piquent la Bête avec leur bâton, cherchant à lui crever les yeux ou à lui couper la langue, l'héroïque André Portefaix se jette contre elle et cogne à grands coups sur le groin du monstre, qui recule, se secoue et s'enfuit en lâchant sa proie. Ainsi ferait un loup aussi vigoureusement harcelé.

Si l'exploit d'André Portefaix eut le plus grand retentissement et valut à son auteur d'être élevé aux frais de l'État chez les Frères de Montpellier, d'où, après de brillantes études, il entra comme officier dans le corps royal de l'artillerie coloniale, il ne fut point le seul.

Attaquée en se rendant à Broussous, Marie-Jeanne Vallet, de Paulhac, fille forte et hardie, ne fit pas moins bonne contenance elle parvint à mettre l'animal en fuite, après lui avoir porté de toute sa force, dans la poitrine, un coup de la baïonnette dont elle était armée. Jean Teyssèdre, âgé de 16 ans, de la paroisse de Pinols, en Auvergne, sauva, après avoir été blessé lui-même un domestique de son père, garçonnet de 11 à 13 ans, que l'animal tenait par le cou et était entraîné d'emporter: en raison de l'obscurité, il ne put pas bien en distinguer les détails il lui parut seulement fait comme un chien et de la grosseur d'un loup. Près des deux villages de Hontés-Haut et de Hontés-Bas, dans la Margeride, le jeune Couret, âgé de 13 ans, se précipitant avec sa baïonnette au bout d'un bâton, défendit, de même, son petit camarade Vidal Tourneix, qui, sans son prompt secours, aurait été infailliblement dévoré.

Naturellement, quand ces enfants, attaqués par des loups, racontent, de retour au village, la terrible lutte, d'où ils sortent tout frémissants, ils sont unanimes à déclarer que c'est la Bête, la « vraie Bête », qui les a assaillis.

2° A la Bête on a attribué encore certains actes qui ne sont que le fait de plaisants, de mauvais farceurs, de ces gens toujours prêts à exploiter ce besoin de mystérieux, qui sommeille dans bien des âmes, et particulièrement dans les âmes faibles. On en trouve toujours, même au milieu des circonstances les plus tragiques. Et parmi les chasseurs accourus d'un peu partout, quelques-uns songeaient bien plus à passer gaie-

ment leur temps, qu'à battre le pays par le froid et par la neige. C'est à leur propos que de Morangiés écrivait en date du 3 mai 1765 « le sort de notre malheureux pays se décide au Malzieu par ces aventuriers, au milieu des pots et des verres, et de concert avec tous les crapuleux de cette folle cité. » Ils avaient beau jeu dans la région du Gévaudan, où les paysans, très isolés dans leurs montagnes et fort incultes croyaient il n'y a pas longtemps encore aux jeteurs de sorts, aux sorciers, aux revenants et aux loups garous. Il n'était guère de filles, de femmes, d'hommes mêmes, regagnant, au soir, le hameau ou la ferme isolés, alors que le mystère de l'ombre et la solitude mettent un peu d'angoisse au cœur, qui n'aient rencontré, à l'orée d'un bois ou au carrefour d'un chemin, quelque grand fantôme blanc, dont le linceul, élevé par un bâton au-dessus de la tête, cachait un loustic de village, un pâtre ou un vagabond, en quête d'une bonne farce ou d'un mauvais coup.

Au moment où tout le Gévaudan vivait dans la terreur de la Bête, la situation était plus particulièrement favorable à ces exploiters de la faiblesse humaine. Se dresser contre le mur d'une maison, passer la tête dans la fenêtre, en poussant des grognements, tandis que le troupeau tremblant des bonnes femmes réunies autour du foyer se raconte les méfaits du monstre ou que la mère en menace ses enfants, constituait un moyen facile de faire peur.

Quelques-uns, plus fertiles en expé-

dients, durent trouver mieux que ces procédés enfantins. Affublés de la peau d'un animal, bœuf ou veau, au poil roux et au poitrail blanc, ils se montrèrent de loin dans l'attitude d'un chien savant assis sur son arrière train, exécutant des grâces un peu lourdes, ce qui devait faire attribuer à la Bête ces façons étranges, ces « *singeries ces gâtés* », qu'on lui reconnaissait dans ses bons jours.

C'est certainement un de ces ingénieux lurons, qu'avait approché le paysan qui assura avoir entendu rire et parler la Bête. C'est encore l'un d'eux qui sauta sur le dos de cet homme de Marcillac, occupé à faucher du regain au clair de lune, et lui occasionna une telle frayeur, que lorsqu'il fut rentré chez lui il demeura évanoui pendant deux heures « *sans connaissance et sans parole* ». Et c'est aussi avec l'un d'eux, surpris inopinément, que Pierre Blanc engagea cette étrange lutte qui ne dura pas moins de trois heures et pendant laquelle quand ils étaient trop essoufflés, lui et la pseudo bête, se reposaient un peu, pour recommencer ensuite de plus belle comme un être humain, d'ailleurs, la Bête se plantait sur ses pattes de derrière pour mieux allonger des coups de griffe et ainsi Pierre Blanc put se rendre compte qu'elle « *paraissait toute boutonnée sous le ventre*. »

L'aventure arrivée à la fille Fournier, de Saint-Privat-du-Fau, n'est pas moins instructive. Cette fille, étant allée puiser de l'eau à la fontaine située au fond du village, était à peine courbée sur le réservoir qu'elle se sentit pressée sur les épaules et dans l'impossibilité de se re-



dresser. Comme elle venait de voir, suivant le même chemin, un certain Jean Martin, ancien militaire qui avait servi aux armées pendant onze ans, elle ne douta pas que ce fut lui l'auteur de cette mauvaise plaisanterie, et l'interpella : « *Que voulez-vous faire, Martin ? Vous me ferez casser ma cruche et tomber dans l'eau,* » Jusque là rien que de très banal. Mais voici qu'ameutés par les appels réunis de Martin et de la fille Fournier, tous les habitants du village accourent et ont encore le temps d'apercevoir ait loin, sur l'autre versant de la vallée, la Bête qui traversait les prés de la Sogne au levant de Péclergue. Ce qui c'était passé, on le devine, sans que j'y insiste comme le pick pocket qui, pour donner le change, crie « *au voleur* », Jean Martin, se voyant découvert, se mit à crier de toutes ses forces « *à la Bête* » en même temps qu'il lui lançait, sans l'atteindre naturellement, un madrier, dont il était porteur. Il n'en fallait pas tant pour convaincre la fille Fournier la première, et, après elle, les paysans rassemblés, que c'était bien là encore un méfait du mystérieux animal. Quelque malheureux chien, fuyant ce vacarme, prêta corps à leur illusion.

En même temps que de mauvais plaisants, il y eut des simulateurs.

Non-seulement une prime de 9 400 livres, somme considérable pour l'époque, avait été promise par le roi à l'heureux chasseur qui abattrait la Bête, mais encore des indemnités étaient accordés aux personnes qu'elle avait attaquées et blessées.

Pour obtenir ces gratifications des payans n'hésitèrent pas à jouer le rôle de

victimes du terrible animal. C'est ainsi que M. de Saint-Florentin dût, pour le bon exemple, faire mettre en prison pendant quelques jours un nommé Géraud, métayer du domaine de Bonlan, qui, trois semaines avant, s'était présenté à M. de Tournemire avec plusieurs blessures reçues, à ce qu'il racontait, au cours d'une lutte soutenue contre le monstre. Son récit ayant paru louche. M. de Tournemire fit une enquête et découvrit la supercherie du paysan, lequel « *était ivrogne, et en cette année,* » ajoute le procès-verbal, « *les vins du Limousin sont fumeux* ».

Pour un de ces simulateurs démasqués, combien d'autres dont les fraudes méconnues sont venues augmenter le nombre des méfaits mis sur le compte de la Bête du Gévaudan ?

3° Constituant un troisième groupe, restent ces cadavres trouvés affreusement mutilés ces corps de femmes, de garçons et jeune fillettes aux flancs ouverts, aux entrailles arrachées, aux membres disloqués, dont la découverte était bien faite pour frapper d'épouvante les habitants de la Margeride et de l'Auvergne. Dans ces morts terribles, je n'hésite pas, pour ma part, à voir l'intervention d'un être humain.

La chronique a eu, trop souvent, hélas, à enregistrer les sinistres exploits de ces fous meurtriers, bien étudiés, de nos jours, par les psychiatres et les médecins légistes. Il est, notamment, une catégorie d'individus, connus sous le nom de sadiques, qui ne vivent génitalement qu'en associant le plaisir vénérien à des actes de cruauté ou de violence. Si certains de ces pervers se satisfont simplement en imagination

par l'évocation ou la création soit mentales, soit contées, écrites ou peintes, de scènes de cruauté si quelques-uns se bornent à des violences réelles, mais légères, beaucoup ont besoin de l'effusion du sang ce sont les sanguinaires, capables des forfaits les plus atroces, tels qu'assassinats avec égorgement, éviscération, étripement, dépeçage, ablation des organes génitaux ce sont encore les vampires, qui augmentent leur plaisir en suçant le sang des plaies qu'ils ont faites ou en dévorant les chairs de leurs victimes. Les noms de quelques-uns de ces criminels monstrueux sont restés tristement célèbres l'histoire nous a transmis celui de Gilles de Laval, le fameux maréchal de Rais vous avez tous présents à l'esprit ceux de Jack l'éventreur et de Vacher.

A un sadique assassin il faut rapporter le plus grand nombre de ces morts qui, de 1764 à 1767, désolèrent le Gévaudan.

Qu'on veuille bien, tout d'abord, remarquer qu'il n'y eut point d'enquête médico légale et partant, qu'aucun cadavre n'a été l'objet d'un examen un peu approfondi. Les restes de la victime sont ramenés dans son domicile et mis au suaire. Puis, comme cela eut lieu pour cette petite fille de 12 ans, du hameau de Pépinet, parents, amis, hommes, femmes, enfants, accourus des villages voisins, défilent devant eux, soulevant le voile qui les recouvre pour les regarder une dernière fois, mêlant leurs cris et leurs pleurs à ceux du père et de la mère et, après cette scène de désolation, le corps est conduit à sa dernière demeure, sans qu'une personne compétente ait été appelée à donner son avis sur la nature et l'origine des lésions dont il était porteur.

L'attribution à un animal des blessures et des mutilations constatées sur les cadavres ne repose donc sur aucun fondement sérieux.

Si les preuves médico-légales manquent aussi à la thèse que je soutiens, il existe, par ailleurs, plusieurs arguments qui plaident en sa faveur :

1° Nous avons signalé combien il était rare que la Bête du Gévaudan dévorât le cadavre de ses victimes. On conviendra que voilà un fait bien insolite, en complet désaccord avec les habitudes des carnassiers, même les plus féroces, qui ne tuent point pour tuer, et ne s'attaquent à l'homme que poussés par la faim ou par la nécessité de se défendre.

2° Nous avons vu aussi que les victimes de la Bête furent, à peu près exclusivement, des femmes, des fillettes et des



garçonnets. Ce sont là précisément les victimes ordinaires des crimes sadiques. Un animal, mit par de tels instincts de carnage, n'eût point opéré pareille sélection.

3° Plus encore méritent considération certaines constatations auxquelles ceux qui les firent alors ne semblent pas avoir attaché d'importance et qui, pour nous, ont, au contraire, une grande valeur. Quand on découvrit à la Clause le corps de Gabrielle Pélissier, revêtu de son vêtement de première communiant, on vit qu'elle avait la tête coupée.

La fillette de 14 ans, du hameau de Mialanette, paroisse du Malzieu, trouvée morte le 8 février 1765, avait également la tête tranchée. Dans ces deux cas, la section des cous était si nette, que ceux qui nous dépeignent la Bête du Gévaudan lui donnent des dents tranchantes et coupantes « *comme des rasoirs* ».

Le petit berger de Paulhac, ramassé le 18 avril 1765 avec les joues et les yeux arrachés, les genoux disloqués, était saigné « *comme l'aurait fait un boucher* ». Agnès Mourgues, âgée de 12 ans, avait, nous raconte le chanoine Ollier, curé de Lorcières, qui présida à ses obsèques, la tête coupée, le devant « *des mamelles* » mangé, quelques « *ouvertures au bas ventre* » et ses vêtements étaient tellement mis en pièces, qu'elle semblait comme si elle venait de naître.

Le cadavre de Delphine Courtiol, femme d'Étienne Gervais, de Saint-Juéry, tuée dans son jardin où elle était allée cueillir des herbes, présentait, outre des « *lacérations au visage, une ouverture aux mamelles* ».

A une fille de 20 ans, trouvée dans une prairie aux environs de Saint-Alban ; le monstre « *avait bu tout son sang* » et « *arraché les entrailles* ».

De même, il « *suce tout le sang* » et « *arrache le cœur* » à deux jeunes filles de Ventuejols, et à une fille de Servillanges, paroisse de Venteuges ; cette dernière avait, de plus, la tête coupée.

Je pourrais encore allonger cette lugubre nomenclature. Telle quelle, elle me paraît amplement suffisante pour établir l'analogie parfaite entre les forfaits attribués à la pseudo-Bête du Gévaudan et ceux commis par les dégénérés sadiques, sanguinaires ou vampires. En la lisant, on évoque les égorgements de garçonnets et de fillettes opérés derrière les sombres murailles de Machecoul et de Tiffauges par les complices de Gilles de Rais, ainsi que les atroces mutilations des malheureuses tuées dans les bouges de Witchapel par Jack l'Eventreur.

4° En faveur du crime humain, j'invoquerai un dernier ordre de faits. Le 22 janvier 1765, près de Chabanolles, aux limites de l'Auvergne et du Gévaudan, on ramassa la tête décapitée de Jeanne Tanavelle ; le tronc, auquel les mamelles manquaient complètement, fut découvert le lendemain « *enfoui dans un champ* », à deux cents pas plus loin. Les restes de la femme du nommé Chabannes furent également trouvés « *enterrés* ». Et l'on soupçonna qu'il en fut de même pour une jeune fille de Lorcières, disparue un jour, sans qu'on ait jamais pu savoir ce qu'elle était devenue.

Ce souci de cacher les traces de ses meurtres n'appartient qu'à un être humain il dût venir un moment à l'esprit du fou monstrueux, dont le Gévaudan fut la proie, qui l'abandonna bientôt quand il se sentit assuré de l'impunité.

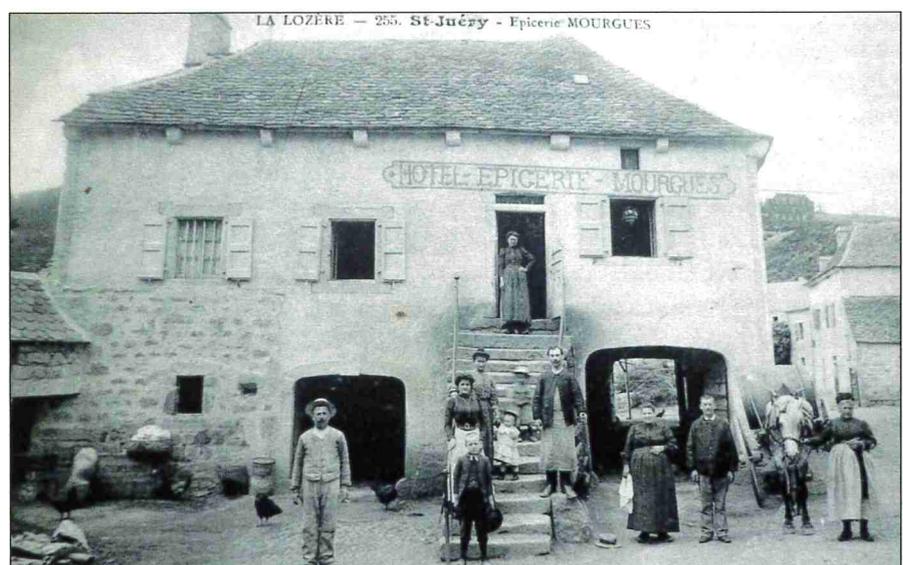
De nos jours, sur de pareils indices, un juge d'instruction, tant soit peu avisé, concluerait au crime, et ne manquerait pas de commettre un médecin expert pour lui en apporter la démonstration. Que si l'on accepte les explications que je propose, la plupart des particularités fort déconcertantes relevées dans l'histoire de la mystérieuse Bête du Gévaudan s'expliquent facilement. Nous comprenons dès lors pourquoi, quand une battue s'organisait dans une région, cet étrange animal, admirablement informé, transportait dans une autre le lieu de ses exploits. Pourquoi les nombreux appâts empoisonnés, chiens, juments, agneaux, vaches, mous de bœuf, éponges enduites de graisse douce, semés dans tous les coins et dans tous les passages avec une telle abondance, que l'air en était empuanti, n'eurent

pour effet que la mort de quelques louveteaux, mais furent absolument dédaignés par la Bête. Pourquoi pendant ces années qui remplirent de deuil le Gévaudan, il n'y eut pas plus de ravages parmi les troupeaux que pendant les années précédentes ? Le curé de Lorcières s'efforçant de différencier d'avec un loup la « *vraie Bête* », avait déjà, à l'époque, noté que « *la Bête ne s'est jamais approchée des parcs aux brebis* ».

Nous comprenons pourquoi dans le même jour, presque à la même heure, on a pu constater sa présence dans des endroits très distants les uns des autres. Les méfaits simultanés de la Bête s'expliquent par la diversité de leurs auteurs. On a vu qu'à un moment des accidents semblables s'étant produits aux environs de Soissons, on crut que la Bête ravageait à la fois l'Auvergne et la Picardie. Il n'est point téméraire de penser que le sadique sanguinaire qui de 1764 à 1767 terrorisa le Gévaudan a eu des imitateurs. Le grand retentissement, que ces morts horribles eurent dans la France entière et jusque dans les pays étrangers, était bien fait pour contagionner les esprits impressionnables et pousser dans la voie du meurtre quelques uns de ces anormaux, de ces déséquilibrés, qui n'attendent qu'une influence occasionnelle.

Qu'était la Bête dit Gévaudan ? A cette question posée en tête de notre étude, nous croyons pouvoir maintenant répondre :

La Bête du Gévaudan n'a jamais existé. A un animal imaginaire on a rapporté ce qui était l'œuvre 1°) de loups ; 2°) de mystificateurs 3°) et surtout d'un fou sadique.





Henri Soulerin, dit : Le Papet (1904-1968) Chroniques des années 1964 à 1968

DE LA « BONNE MÈRE » AU PÈRE MENFOUTE

Nos marseillais ont fêté, le 7 juin 1964, le centenaire de la basilique actuelle de N.-D. de la Garde.

- Ah ! Bonne Mère, quelle fête !..

Toutes ces « Notre-Dame », des sanctuaires de Provence, toutes ces autorités, à commencer par le représentant du Pape Paul VI. Tout ce monde, qui était venu de partout

On y a vu des « Alsaciens-Lorrains », des « Gars du Nord », en corps constitués, et puis, bien sûr, ceux de langue d'Oc, 5 sociétés musicales, 21 groupes folkloriques, dont les noms, à eux seuls, vous donnent envie de « tréper », et, parmi celles-ci : Les Farandoleurs Languedociens de Bessèges (Bravo ! Bessèges, vivent les « hommes forts »).

« L'Amicale des Ardéchois », avec les « Amicales » régionales, dont la Fédération est présidée par un ardéchois, le si expressif et délicat poète : M. le Commissaire Gaston Laffont.

« Eblouissante parade... » « élan populaire » (oh oui !) en lesquels un chroniqueur (M. Jacques Paget) retrouvait un sentiment de continuité dans « le respect des ancêtres et du flambeau qu'ils nous ont transmis... »

Mais... Mais..., direz-vous, où il nous a mené, le Papet ?... Car, voilà ! à côté de cette évocation, si exaltante pour l'esprit, son anecdote va vous paraître bien misérable... bien terre à terre. Cependant, il n'était pas possible de parler du site qui en fut, paraît-il, le témoin, sans évoquer les fêtes du 7 juin 1964...

Alors, faisons un effort et descendons, voulez-vous, au niveau de

ces préoccupations matérielles, souvent exagérées, mais toujours, hélas ! permanentes.

Le Père Menfouté avait amené à Marseille un ami qui n'avait encore jamais vu la mer. Si je vous dis que chez lui, pour « dailler » les prés, il fallait presque s'attacher avec une corde, vous comprendrez qu'il n'habitait pas la plaine, ni le plateau. Oh, mais ! il n'était pas plus « nèci » pour ça, ne le croyez pas.

Voilà donc qu'en bon capelan qu'il était (éro mémo canouge), notre Père Menfouté te le monte, son cévenol, voir la Bonne Mère, et le site... Dévotions..., explications... Puis admiration du panorama...

Ah ! que c'était joli : la vue sur la ville..., qué d'oustau qué d'oustau !.. et, de l'au-

tre côté, la mer qu'il admirait pour la première fois, car, en montant, il n'avait pas eu le temps : chovio dire bonjour o lo patrouno... Notre raioulet n'en croyait pas ses yeux ; sabès que lous ari-bavo. Il n'arrivait pas à se détacher de l'attraction que constituait pour lui cette plaine sans fin apparente jusque dans le bleu du ciel.

C'est alors que le Père Menfouté, en le tustant du coude, le fit sursauter

- Et bé ! déqué n'en dises d'aco ?

Mais notre cévenol, « trop homme de terre » pour être homme de mer, branlant la tête, comme un cheval qui tire à la montée, formula comme à regret cette étonnante observation

- Quonté pouli prat qu'aco fario !..
(Quel joli pré que cela ferait !..)

Marseille, Notre-Dame de la Garde



La monnaie royale dans les régions d'Alais, Nîmes, Beaucaire, Ganges, Sommières

Dans la première moitié du XIII^{ème} siècle, la monnaie raimondine est d'un usage courant dans toute l'étendue du pays.

La monnaie viennoise est fréquente aussi, mais surtout dans le haut pays, à Mais et vers le Vivarais. L'antique monnaie de Melgueil se retrouve dans nos régions, où elle devait subsister longtemps ; en usage à Sauve en 1202, à Aramon au début du XIII^{ème} siècle, on la rencontre à Remoulins et à Psalmody vers 1240 à Nîmes et à Sommières avant 1247 à Notre-Dame du Bonheur depuis le début jusqu'à la fin du règne de Saint-Louis ; elle continue d'avoir cours dans toute la région septentrionale du pays d'Alais jusqu'à cette époque.

Enfin la monnaie de l'évêque de Mende avait cours en Gévaudan, celle de l'évêque du Puy non seulement dans le Velay, mais aussi dans la région alaisienne.

Parmi les seigneurs laïques de la contrée, on ne voit que la famille d'Anduze qui fût en possession du droit de battre monnaie ; nous savons par divers textes que ses deniers dits bernardins, avaient cours à Vézénobres en 1226, à Alais et dans le pays environnant pendant le second quart du XIII^{ème} siècle, à Ganges en 1234.

Une fois maître du pays languedocien, le roi pouvait, en qualité de seigneur succédant à d'autres seigneurs, substituer aux leurs ses ateliers monétaires. C'est ce qu'il fit à Sommières, où Pierre Bermond avait frappé sa monnaie, dès qu'il se fut emparé de sa seigneurie.

A Nîmes, où il n'y avait pas d'atelier monétaire avant la conquête, Saint-Louis en établit un.

La monnaie tournois frappée dans les deux ateliers royaux de Sommières et de Nîmes avait sur les monnaies seigneuriales une grande supériorité ; contrairement à celles-ci, elle avait cours dans toute l'étendue du

royaume ; c'est là du moins la prérogative reconnue par le Parlement dès le temps de Saint-Louis, encore que contestée par les grands seigneurs ecclésiastiques, tel l'évêque de Mende, qui prétendait avoir le droit d'interdire le cours de la monnaie royale en Gévaudan.

Aussi voit-on les officiers royaux s'efforcer dès le milieu du XIII^{ème} siècle d'assurer au roi le monopole de la circulation monétaire dans l'étendue du domaine royal de la sénéchaussée, en même temps que le bénéfice du change⁽²²⁾, et de faire pénétrer sa monnaie jusque dans les fiefs voisins où le seigneur avait droit de frapper monnaie.

Dans le pays de Nîmes et de Beaucaire, la substitution de la monnaie royale aux anciennes monnaies s'opéra assez rapidement. Vers la fin de 1245, une proclamation faite à Beaucaire déclarait qu'aucune autre monnaie ne serait employée dans cette ville que la monnaie nîmoise, et l'application de cette prescription semble avoir été très rigoureuse ; les officiers royaux mirent à l'amende tous ceux qui étaient soupçonnés « d'avoir mal parlé » de la nouvelle monnaie ; deux juifs d'Arles furent arrêtés pour s'être servis à Beaucaire, où ils étaient de passage, de monnaie raimondine.

Les anciennes monnaies continuèrent plus longtemps d'avoir cours dans le haut pays cévenol ; en 1264 la monnaie de Melgueil est encore employée en Lozère, et, malgré la prohibition faite l'année suivante par Saint-Louis du cours de cette monnaie, on la trouve longtemps encore dans la région de l'Aigoual.

D'une manière générale, on peut dire que les progrès de la monnaie royale furent aussi rapides dans la sénéchaussée que ceux de



l'autorité monarchique elle-même. Après la disparition de l'atelier des seigneurs d'Anduze, amenée par la ruine de cette famille, le roi est seul dans le pays nî-

mois et alaisien en possession du droit de battre monnaie. Dans le Gévaudan, au contraire, c'est vainement qu'Arnould de Courfraud essaya de dépouiller l'évêque de Mende de ce droit régalien qui lui appartenait, et dans lequel il fut rétabli par le parlement de la Pentecôte 1266.

Ainsi, du temps de Saint-Louis, ce sont fiefs moyens légaux que l'on emploie pour restreindre le cours des monnaies seigneuriales ; ce n'est que sous le règne de Philippe le Bel que la royauté invoquera de nouveaux principes et formulera l'axiome « *qu'au roi seul appartient de son droit royal le droit de faire monnaie et à nul autre à moins de concession spéciale* ».

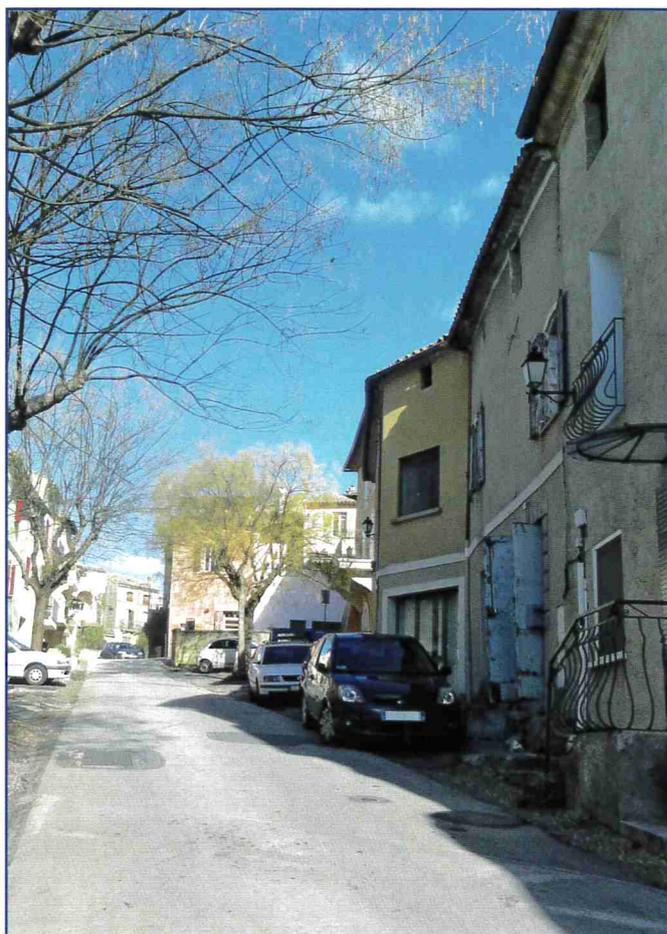
L'ordonnance de mai 1263 se bornait à déclarer que la monnaie royale reçue exclusivement dans le domaine royal le serait concurremment avec la monnaie seigneuriale dans les seigneuries investies du droit de battre monnaie. Les faits que nous avons relevés pour la sénéchaussée de Beaucaire nous montrent l'application de ces deux principes dans la région qui nous occupe.

Dans les progrès qu'y réalisa la monnaie de Saint-Louis il ne faut voir, au reste, qu'un épisode particulier et caractéristique de la pénétration, telle qu'elle se produisit alors dans tout le royaume, de la monnaie royale, qui est bien dès cette époque, on l'a montré avec beaucoup de force « *une monnaie royale et non plus une monnaie locale* ».



C'était il y a presque un siècle

Saint-Quentin-la-Poterie (Gard)



Pendant la Révolution française, la commune porte provisoirement de *Quentin-la-Poterie*.

En 1886, le village ajouta "*la Poterie*" au nom de *Saint-Quentin* qui est porté par trente-deux autres communes françaises. La décision fut prise par décret signé du président de la République Jules Grévy.

Sur la commune se trouve l'abri de Valorgues, site éponyme du Valorguien.

En 1960, au cours d'une campagne de fouilles dans le cellier pontifical de Châteauneuf-du-Pape, Sylvain Gagnière, exhumait près d'un millier de carreaux en terre cuite réfractaire vernissée du sol primitif.

En 1963, le même dégageait, au palais des papes d'Avignon,

un sol du XIV^e dans le studium de Benoît XII, édifié entre 1334 et 1342. Ces carrelages provenaient des ateliers de l'Uzège. La première commande arriva de Saint-Quentin-la-Poterie. Le décor mêle des motifs végétaux, géométriques et animaliers. Les fonds sont le plus souvent vert et brun (vert de cuivre et brun de manganèse). Cette base est complétée parfois par du jaune d'antimoine ou de fer.

Dominique Carru a noté : « *Sur certains de ces carreaux, un motif en croix occupe tout l'espace et n'est pas limité par une bordure. Ce décor géométrique ouvert laisse penser que ces carreaux étaient accolés en tapis. Ils ont été utilisés à Châteauneuf-du-Pape, en motif fermé et sans fleurons d'entrecroisement, en association avec des séries monochromes* ».

Pour vous abonner...

1 an :
40 euros
52 numéros

6 mois :
25 euros
26 numéros

Étranger 1 an :
46 euros

Nom.....

Prénom.....

Adresse.....

.....

Bulletin d'abonnement à renvoyer accompagné
d'un chèque à : Cévennes Magazine
31, Chemin de la Plaine de Larnac
30 560 Saint-Hilaire de Brethmas

PROMO 2018

Parrainez quelqu'un,
votre abonnement
et celui de
votre filleul
passent à 30 €